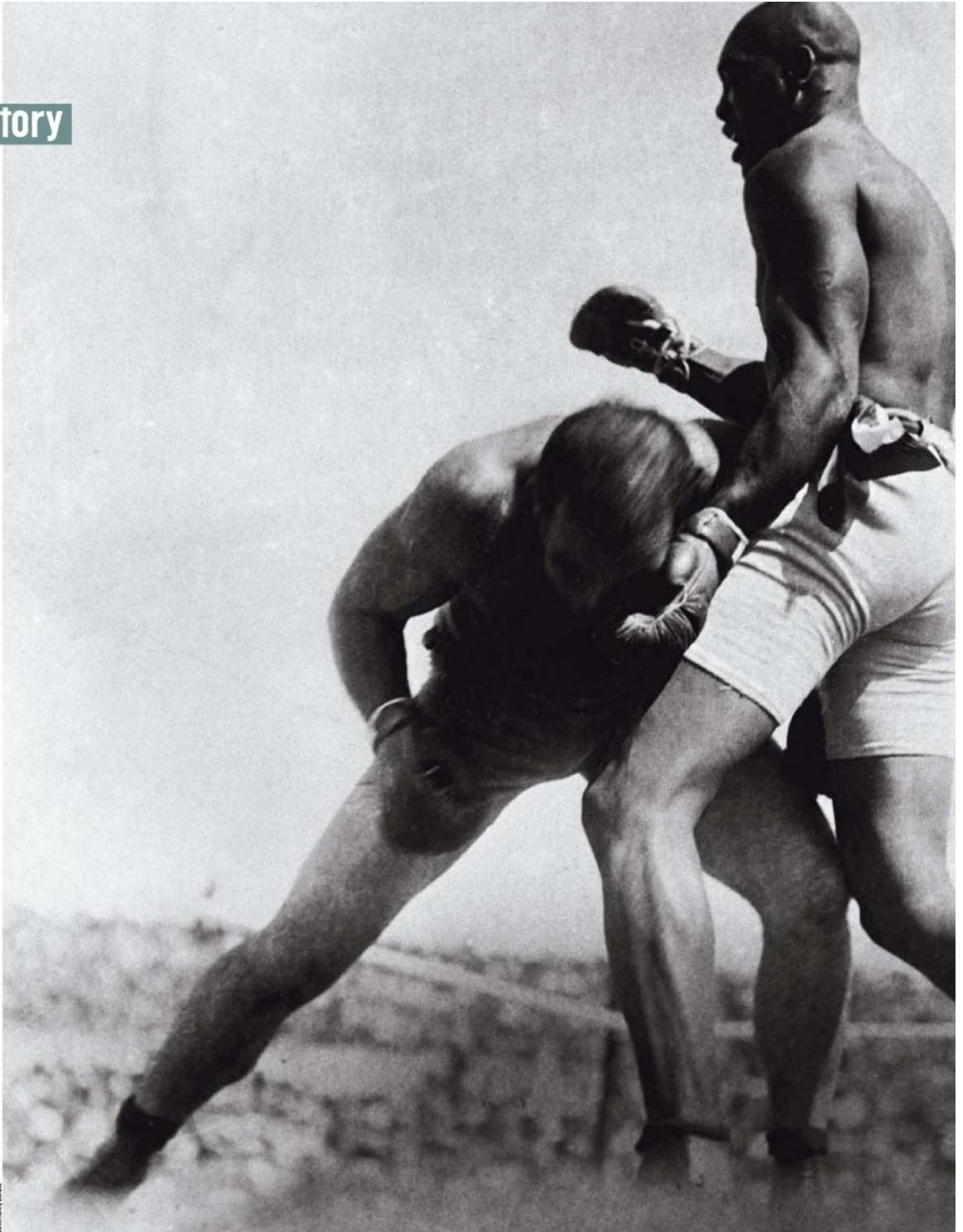
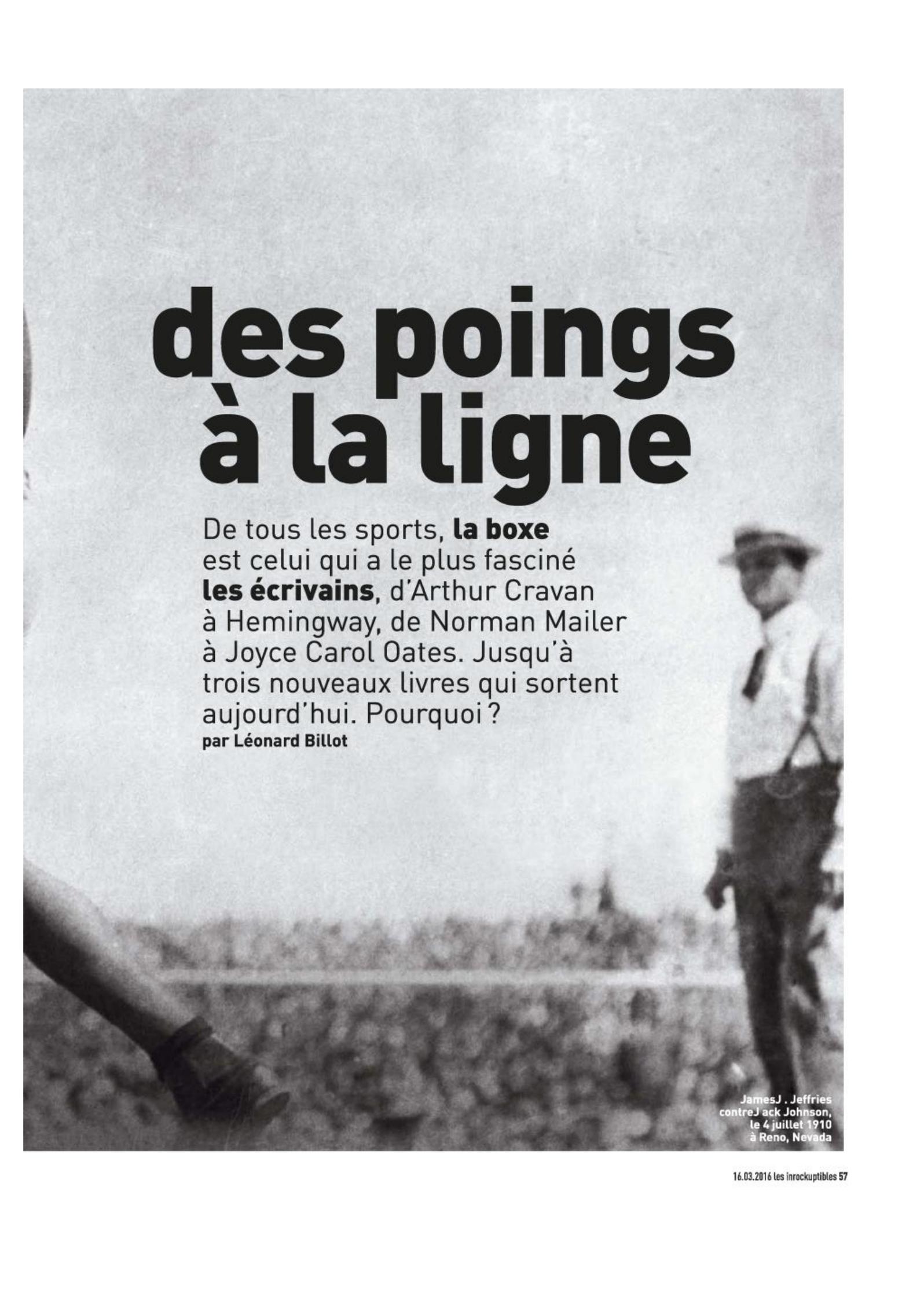


story



Bettmann/Corbis



des poings à la ligne

De tous les sports, **la boxe** est celui qui a le plus fasciné **les écrivains**, d'Arthur Cravan à Hemingway, de Norman Mailer à Joyce Carol Oates. Jusqu'à trois nouveaux livres qui sortent aujourd'hui. Pourquoi ?

par Léonard Billot

James J. Jeffries
contre Jack Johnson,
le 4 juillet 1910
à Reno, Nevada

Il y a cent ans exactement, Arthur Cravan entrait dans l'histoire. Le 23 avril 1916, à Barcelone, le poète excentrique et pugiliste averti monte sur le ring pour en découdre avec l'Américain Jack Johnson, premier champion du monde noir de l'histoire des poids lourds. Si l'affaire est pliée en six petites reprises, la légende, elle, s'inscrit pour toujours dans le marbre de la littérature, de la boxe et même de l'art moderne. Cravan est le seul écrivain à avoir croisé les gants avec un champion du monde, et son combat, analyse Bertrand Lacarelle dans *Arthur Cravan, précipité* (Grasset, 2010), est considéré comme le premier "happening" de l'histoire de l'art.

Si, depuis, aucun autre poète n'est allé volontairement se faire estourbir en public par un champion aguerri, la "douce science des coups", comme l'appelait le Britannique Pierce Egan, reste un objet de fascination infini pour les écrivains. Norman Mailer, Hemingway, Jack London, F.X. Toole mais aussi Nick Tosches, Joyce Carol Oates et les Français Paul Morand, Montherlant et Frédéric Roux : la boxe, plus qu'aucun autre sport, par ses promesses de flamboyance et de tragique, par son mélange de sauvagerie et de noblesse, n'a cessé d'inspirer les auteurs. Derniers en date à rejoindre le ring : Philippe Aronson, Daniel Rondeau et feu Bill Cardoso, inventeur du terme gonzo-journalisme, dont les textes respectifs *Un trou dans le ciel*, *Boxing-Club* et *KO à la 8^e reprise* offrent trois nouveaux chapitres à la mythologie du "noble art".

"La boxe, dans ses plus grands moments, évoque les cinquièmes actes sanglants des tragédies classiques." Si Joyce Carol Oates convoque la dramaturgie antique dans son célèbre essai *De la boxe* (Tristram, 2012), ce n'est pas un hasard. Mise à mort symbolique, guerriers magnifiés et combats légendaires : la boxe est régie par les mêmes ressorts narratifs et la même intensité dramatique que les grandes tragédies de l'Antiquité. Aux rangs des héros mortels dont la vulnérabilité renforce la dimension iconique, les Ulysse, Hercule et Achille sont remplacés ici par les Mohamed

Ali, Joe Louis et Rocky Marciano. Surhommes aux corps hypertrophiés dont les triomphes brutaux autant que les déroutes sanglantes traversent les âges et se racontent de génération en génération.

Philippe Aronson a choisi le plus flamboyant d'entre eux : Jack Johnson. Dans *Un trou dans le ciel*, il romance le destin du "géant de Galveston", premier Noir américain sacré champion du monde des poids lourds en 1908. Du boxeur impitoyable, connu pour son rire qui rendait fou ses adversaires, l'écrivain franco-américain écrit l'ascension insolente, le punch légendaire et les déboires judiciaires. Mais il raconte aussi les bolides, les maîtresses et la drogue, ce train de vie au clinquant ostentatoire qui annonce déjà le bling chic de la black culture US : celle du mac à stylo Iceberg Slim et plus tard des boss du *rap game* comme Notorious B.I.G. ou P. Diddy.

Mais c'est évidemment sur le ring que la mythologie de la boxe s'écrit. Lors de ces combats mythiques aussi célèbres que les grandes batailles historiques.

Là où l'histoire a Trafalgar, Alésia ou Stalingrad, la boxe, elle, retient les duels Johnson/Jeffries, Frazier/Ali ou LaMotta/Cerdan. Ces rendez-vous dramatiques, condensés de ferveur populaire, d'enjeux d'argent mais surtout de violence spectaculaire. "Le ring, c'est l'endroit où les vérités éclatent", nous dit Aronson. *Toute notion d'hypocrisie, de bienséance ou de peur s'efface pour laisser place à la rage de vaincre. Pour l'écrivain, cette intensité tragique, c'est fascinant.*

"The Rumble in the Jungle" (le combat dans la jungle) est peut-être la plus fameuse de ces joutes fabuleuses, raconte Bill Cardoso dans *KO à la 8^e reprise*. Arrangée par le dictateur Mobutu, la rencontre doit opposer le champion du monde des lourds George Foreman à Mohamed "The Greatest" Ali. Organisé à Kinshasa à l'automne 1974, "le" match présenté sur les affiches comme "un cadeau du président Mobutu au peuple zaïrois et un honneur pour l'homme noir" n'est pas qu'un événement sportif ; son décor d'exception, l'engouement mondial qu'il suscite et sa dimension symbolique en font un rendez-vous incontournable de l'histoire africaine. Cardoso narre en mode gonzo tous les à-côtés du match et l'effervescence proche de l'hystérie qui l'entoure : on croise Norman Mailer ivre à une conférence de presse, le scénariste Budd Schulberg aux prises avec des iguanes, les deux boxeurs de légende et toute cette foule bigarrée composée de parieurs, de truands hâbleurs, de spectateurs et de gratteurs, indispensables seconds rôles à la mythification du milieu.

Mais derrière l'arbre étincelant que représente la poignée de boxeurs d'élite aux noms immortels se cache une forêt de trimards du ring, héros laborieux de certaines des pages les plus rugueuses écrites sur la boxe. Dans *Fat City*, son unique roman, daté de 1969, Leonard Gardner sublime

"la bonne littérature exige les mêmes qualités que la bonne boxe : vivacité, ruse et tonicité" Daniel Rondeau



"The Rumble in the Jungle" opposant George Foreman à Mohamed Ali, le 30 octobre 1974 à Kinshasa

bras, de ceux qui ont décidé de s'élever au-dessus d'eux-mêmes et de s'imposer des défis. La France qui gagne et qui sourit, c'est celle-là", nous confie Daniel Rondeau.

Abnégation, endurance, solitude. Ce qui finit de souligner l'indiscutable fascination des écrivains pour ce sport, c'est peut-être l'évidente analogie entre l'exercice de l'écriture et la pratique de la boxe. C'est la première chose dont nous parle Daniel Rondeau : *"On n'arrive à rien si on ne se bat par contre soi-même. Tous les jours, les boxeurs se battent contre des ombres à l'entraînement pour améliorer leur performance. On appelle ça le shadow boxing. Pour l'écrivain, c'est pareil, il doit lutter contre ses propres ombres pour que la page quotidienne soit bonne. On pourrait appeler ça le shadow writing."* Et Philippe Aronson d'ajouter : *"Il y a une sorte de courage du désespoir dans le fait d'écrire. On en revient à la notion de combat. C'est quelque chose d'insensé, quand on y pense. Il faut avoir une foi en soi inébranlable pour ne pas se laisser vaincre par ses démons et par sa peur de l'échec."*

Au boxeur qui construit sa carrière match après match, la littérature renvoie comme un reflet l'image de l'écrivain qui construit la sienne livre après livre. Rondeau file le parallèle : *"La bonne littérature exige les mêmes qualités que la bonne boxe : la vivacité, la tonicité et la ruse pour piéger son adversaire comme son lecteur. Le combattant, comme l'écrivain, a plusieurs scénarios en tête quand il monte sur le ring, il faut gagner la liberté d'écrire celui qui le mènera à la victoire."* Et atteindre la grâce. Comme le disait Tyson : *"A part la boxe, tout est très ennuyeux."* ■

Un trou dans le ciel de Philippe Aronson (Inculte), 120 p., 15,90 €
KO à la 8^e reprise de Bill Cardoso (Allia), traduit de l'anglais par Danielle Orhan et Renaud Toulemonde, 110 p., 7,50 €
Boxing-Club de Daniel Rondeau (Grasset), 132 p., 14 €

ces inconnus aux performances moyennes, aux carrières avortées et au désespoir au goût de bourbon. *"Il faut être désespéré pour n'avoir aucun autre recours pour s'élever socialement que de prendre le risque de se faire refaire la face"*, confirme Philippe Aronson. Pour les jeunes loups du ghetto, de la douleur au triomphe, la boxe est l'escalier de secours d'une société où l'ascenseur social est en panne.

LaMotta, Graziano, Cerdan, Tyson ne sont-ils pas nés dans la misère avant d'accéder à la gloire ? C'est sous les posters de ces figures tutélaires que la grande majorité des licenciés lacent leurs gants chaque jour.

En France, c'est dans les boxing-clubs de province que l'auteur-boxeur Daniel Rondeau est allé puiser l'inspiration. Plongé dans ces antichambres du courage, il raconte le dévouement des coachs héroïques, le labeur passionné des Jean-Michel, Georges, Amira ou Maye Cissé. Ces pugilistes travailleurs aux victoires silencieuses, aux défaites anonymes mais à l'allégresse jubilatoire, *"ces jeunes gens pauvres avec le sourire. La France est en dépression depuis trente ans. Mais dans mon livre, je parle de ces Français qui n'ont pas baissé les*

droit de réponse de Daniel Bouton

"Les Inrockuptibles ont publié le 2 mars 2016 sous la signature de M. Basile LEMAIRE un article portant notamment sur les conditions de confidentialité ayant entouré le débouclage des positions colossales dissimulées par M. Jérôme Kerviel, découvertes pendant le week-end du 10 janvier 2008. J'affirme n'avoir prévenu par téléphone les deux dirigeants des banques françaises cités, le premier, que le mercredi 23 janvier 2008 après la fermeture de la Bourse, et le second, que le jeudi matin tôt avant ma conférence de presse tenue alors que le cours du titre Société Générale était suspendu. J'ai d'ailleurs personnellement joint aux mêmes moments d'autres dirigeants de grandes institutions, publiques ou privées, non cités dans l'article. Informer tel ou tel financier le dimanche 20 janvier 2008, comme le prétend Mme Pasquette, dont les allégations sont reprises dans votre article, aurait été contraire aux intérêts de la banque qu'il fallait sauver, mais surtout dépourvu de toute logique car personne à cette date ne pouvait prévoir ni la baisse massive des Bourses asiatiques intervenue le lundi matin 21 janvier, ni l'ampleur des pertes qui en est résulté du fait du débouclage inévitable des positions aberrantes de M. Jérôme Kerviel. Le 23 janvier, l'essentiel du montant des pertes dues au débouclage a été connu et la nécessité d'une augmentation de capital de grande ampleur s'est imposée. J'ai donc averti, seulement à ce moment-là, outre la ministre de l'Economie, mes principaux confrères banquiers qui pouvaient assurer la liquidité dont nous allions avoir un besoin vital et ce pour éviter un mouvement de défiance très dangeureux ainsi qu'une crise systémique. C'est ce qui a été fait et il n'y a pas eu de crise."